Document generated on 04/18/2024 11:37 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Sin Nombre
La cavale des rails
Sin Nombre, Mexique/États-Unis 2008, 92 minutes

Charles-Stéphane Roy

Number 261, July–August 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/58884ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Roy, C.-S. (2009). Review of [Sin Nombre : la cavale des rails / *Sin Nombre*, Mexique/États-Unis 2008, 92 minutes]. *Séquences*, (261), 43–43.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sin Nombre
La cavale des rails

Cary Fukunaga, qui signe avec Sin Nombre son premier long métrage, est né de parents japonais et suédois. Son film traite pourtant d'une réalité tout autre, celle des immigrants illégaux d'Amérique latine, tout en abordant par la bande la problématique des gangs profitant de ces exodes hasardeux pour imposer leur loi le long du Golfe du Mexique. Cet aspect pourrait alimenter un film entier à lui seul; en effet, les Mara Salvatrucha sévissent selon un axe élargi englobant le Salvador, le Honduras, le Guatemala et le Nicaragua, ayant érigé un véritable cartel panaméricain de trafic humain, de guerre ouverte avec les forces de l'ordre et d'assassinats dans toutes les couches de la société d'Amérique centrale.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Comme plusieurs autres cinéastes latinos de sa génération, à l'instar d'Alex Rivera (**Sleepdealer**), Fukunaga a su tirer profit des nombreux programmes de développement disponibles aux États-Unis à l'égard des réalisateurs des communautés culturelles afro-américains, chicanos, autochtones et asiatiques, comme ceux dispensés par le Sundance Lab, avant de tourner sa caméra vers des enjeux situés à l'extérieur du territoire yankee.

Les valeurs et la souplesse morale des personnages détermine illico leur destinée

Ce qui débute comme un autre de ces contes urbains violents et simplistes se mue en chasse à l'homme crédible et tragique comme peu de cinéastes indépendants américains parviennent à accomplir, rappelant par moments **Maria Full of Grace** de Joshua Marston. Ce n'est donc guère surprenant si le film s'est facilement distingué au Festival de Sundance l'an dernier, jurant avec le vague à l'âme désincarné et l'humour noir de circonstance de nombre des contemporains *indies* de Fukunaga.

Il faut voir ces trains pouvant transporter jusqu'à 700 voyageurs « clandestins » — impossible de les manquer tant ils débordent des wagons — agglutinés de peine et de misère sur les toits, quitte à se faire flageller par les branches des arbres aux abords de la voie ferrée durant leur trajet. L'image marque immédiatement, tout comme la fatalité par laquelle la plupart seront frappés, alors qu'on nous répète que seulement une poignée d'entre eux parviendra à traverser le Rio Grande.

Cette approche procure au film une perspective plus porteuse que l'habituel défilé des embûches de chaque groupuscule. Certains veulent fuir des conditions de vie inhumaines pendant que d'autres mettent le cap sur le nord afin d'échapper à leurs crimes. Mais parmi ces « sans nom » (traduction libre du titre du film) rôdent également les futurs caïds prêts à éliminer leurs proches, pensant ainsi se mériter le respect et surtout la protection du gang. Cette alternative peu recommandable est empruntée ici par Smiley, âgé seulement de 12 ans, qui préfère retourner parmi les tourmenteurs de son meilleur ami Willy, devenu fugitif malgré lui après avoir liquidé le chef de cette même bande durant une embuscade à laquelle il participait.

L'omniprésent cercle de la violence du film est cristallisé tout entier dans ce crescendo parallèle entre la chute du dauphin et l'ascension de son jeune compagnon — rien de bien subtil ou d'inédit ici —, mais il reste que cette chronique de la misère extrafrontalière bénéficie d'une exécution fringante et plus dégourdie que l'introduction pouvait laisser présager. Le jeu naturel des acteurs, tous des non-professionnels, capte aisément notre attention en vissant ce périple rocambolesque et toute cette virilité tonitruante dans la poussière, le sang, la sueur et les ordures sur le chemin de la Terre promise.

Comme plusieurs films latinos (et même américains) du genre, les valeurs et la souplesse morale des personnages détermine illico leur destinée, si bien que la facilité à identifier ceux qui parviendront à fouler le sol américain mine considérablement les efforts déployés pour décrasser le genre, acuité sociologique à la clé ou pas. Fukunaga ne déroge pas à cette tendance, qui lui aura néanmoins permis de dégoter son laissez-passer pour le marché américain plus facilement que la plupart des personnages de son film.

Malgré tout, **Sin Nombre** confirme la renaissance du jeune cinéma mexicain, à la fois décomplexé et ayant assimilé en tous points les codes hollywoodiens, démontrant surtout un évident potentiel d'exploitation dans les marchés latinos aux États-Unis. Avec la consolidation de cette industrie autour de la nouvelle horde hip formée par Alfonso Cuarón, Alejandro González Iñárritu, Guillermo Arriaga, Guillermo del Toro, Diego Luna et Gael Garcia Bernal (tous deux crédités en tant que producteurs exécutifs de **Sin Nombre**), le cinéma populaire au pays de Felipe Calderón semble se porter mieux que jamais, capitalisant sur une expertise manifeste et un regain d'intérêt appréciable pour les thématiques sociales.

■ Mexique / États-Unis 2008, 92 minutes — **Réal.** : Cary Joji Fukunaga — **Scén.** : Cary Joji Fukunaga — **Images** : Adriano Goldman — **Mont.** : Luis Carballar, Craig McKay — **Mus.** : Marcelo Zarvos — **Son** : Santiago Nunez — **Dir. art.** : Carlos Benassini — **Cost.** : Leticia Palacios — **Int.** : Paulina Gaitan (Sayra), Edgar Flores (Willy / El Casper), Kristyan Ferrer (El Smiley), Tenoch Huerta Mejia (Lil' Mago), Diana Garcia (Martha Marlene), Luis Fernando Pena (El Sol), Hector Jimenez (Leche) — **Prod.** : Amy Kaufman — **Dist.** : Alliance.